

Petite revue de philosophie

La philosophie polonaise au XXe siècle

Joanna Gornicka et Andrzej Kawczak

Volume 4, numéro 2, printemps 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1105556ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1105556ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gornicka, J. & Kawczak, A. (1983). La philosophie polonaise au XXe siècle. *Petite revue de philosophie*, 4(2), 85–107. <https://doi.org/10.7202/1105556ar>

La philosophie polonaise au XXe siècle

Joanna Górnicka

*Professeur au département de philosophie
de l'Université du Québec à Montréal*

Andrzej Kawczak

*Professeur au département de philosophie
de l'Université Concordia*

La philosophie polonaise contemporaine s'est formée au tournant du siècle dans une atmosphère intellectuelle complexe où dominaient, à côté de la grande tradition de la philosophie classique allemande, une fascination des succès de la science positiviste d'une part, et un intérêt de plus en plus vif à la pensée socialiste, d'autre part. Deux facteurs additionnels, provenant du champ socio-politique, ont aussi influencé la pensée philosophique de l'époque: des idées nationalistes, visant à la libération du pays (à partir de 1795 jusqu'en 1918 la Pologne était partagée entre trois occupants) et à la renaissance de la culture nationale, se sont mêlées avec des slogans réformistes et révolutionnaires de la gauche.

Julian Ochorowicz (1850-1917), philosophe et physicien, a vivement contribué à la formation de la

pensée philosophique en Pologne pendant cette période. Pionnier du positivisme philosophique polonais, influencé par les idées de Comte et de Mill, Ochorowicz a refusé toute métaphysique et a lancé le programme d'un empirisme prudent et sobre. Cette attitude a ensuite fait partie du programme de l'école «Lvov-Varsovie», qui constitue le mouvement philosophique le plus important en Pologne au XXe siècle.

Il faut mentionner aussi deux autres penseurs polonais remarquables de cette époque, *Stanislaw Brzozowski* et *Edward Abramowski*, les deux impressionnés par les idées de H. Bergson et par l'anarcho-syndicalisme de G. Sorel. Abramowski (1868-1911), partisan du mouvement social coopérativiste, espérait aboutir à la révolution morale dans les cadres du système capitaliste. Son idéal consistait à remplacer le capitalisme par une nouvelle forme de vie sociale, le socialisme sans l'État qui porterait le nom de «république coopérative». Brzozowski (1878-1911) a développé la philosophie de la culture. Ses idées concentrées sur la problématique du travail et de l'action étaient assez proches du marxisme; mais le marxisme de Brzozowski était de type activiste, opposé à la version naturaliste, imposée par le mouvement social-démocratique, dans ce courant. *Léon Petrazycki* (1864-1931) a aussi joué dans la philosophie polonaise de cette période, un rôle remarquable. Auteur d'une théorie psychologique du droit, il a apporté d'importantes contributions à la méthodologie des sciences (la conception des «théories adéquates»).

Mais si l'on cherche à montrer le principal personnage de la philosophie polonaise de cette époque, on doit sans doute citer le nom de *Kazimierz Twardowski*

(1866-1938), dont les idées et les travaux ont exercé une influence fondamentale sur tout le développement de la philosophie en Pologne jusqu'à nos jours. Twardowski a créé - parallèlement et indépendamment des philosophes analytiques anglais, B. Russell et G.E. Moore - une école de philosophie logico-analytique connue dans le monde entier sous le nom de «l'école Lvov - Varsovie». Il a introduit la distinction entre la philosophie scientifique (qui étudie et analyse le langage des sciences) et les «vues philosophiques» traditionnelles: Twardowski plaçait ces dernières au stade préscientifique de la philosophie et leur donnait une position intermédiaire entre la religion, l'art et la science. Il a exposé ses idées dans plusieurs textes, dont «Zur Lehre vom Inhalt und Gegenstand der Vorstellungen» (1894) et «Des activités et des objets» (1908) lesquels sont cités jusqu'à nos jours comme modèles parfaits de l'analyse des notions du langage quotidien et scientifique. Mais aussi importante que ses écrits était son activité d'enseignant. En réalité, presque tous les grands représentants de l'école «Lvov-Varsovie» - aussi bien que ceux qui ont ensuite choisi d'autres orientations, par exemple Roman Ingarden, phénoménologue - étaient des disciples de Twardowski. Parmi eux, *Jan Lukasiewicz*, inventeur de la notation logique sans parenthèses (dite «notation polonaise») qui a pris sa place dans l'histoire de cette discipline philosophique en tant qu'auteur du premier système de logique polyvalente (où il existe d'autres valeurs que «vrai» et «faux»). Il a obtenu aussi des résultats originaux dans ses recherches sur la logique modale, sur la théorie de la déduction et sur l'histoire de la logique. L'étude de Lukasiewicz «Aristotle's syllogistic from the standpoint of Modern Formal Logic» (1951) est largement

connue dans le monde. Lukasiewicz a été un des partisans les plus acharnés de l'application de la logique mathématique aux problèmes généraux de la philosophie, même de la métaphysique. Dans ses trouvailles aussi bien que dans ses directives méthodologiques, il s'avère précurseur de plusieurs tendances philosophiques qui se sont développées dans le monde après la Deuxième Guerre. Il faut considérer Lukasiewicz comme le fondateur de l'école logique polonaise.

De cette même école, émerge une autre figure importante: *Stanislaw Lesniewski* (1886-1929). Il a créé quelques systèmes logiques originaux, constituant des approches alternatives par rapport aux théories classiques des ensembles, du calcul des propositions et du calcul des prédicats. Il a élaboré de nouvelles méthodes pour résoudre les antinomies et il a interprété la théorie des «types logiques» (B. Russell) comme une théorie des catégories sémantiques. Les résultats de ses recherches constituent une base utile pour la reconstruction nominaliste des sciences. C'est pourquoi il a exercé une forte influence non pas seulement sur la logique mais aussi sur toute la philosophie polonaise, et surtout, il a inspiré le «réisme» de Kotarbiniski.

Alfred Tarski (né en 1902) est, parmi les disciples de Lukasiewicz et Lesniewski, celui qui a atteint le plus vite la reconnaissance mondiale. Il a résolu plusieurs problèmes de logique mathématique; ses recherches sémantiques sont aussi très intéressantes. C'est lui qui a dégagé une sorte de réductionnisme typique pour la philosophie polonaise du langage ainsi que pour le Cercle de Vienne. À l'époque ces écoles n'acceptaient que des analyses syntactiques (concernant les relations

entre les éléments du langage). Tarski postule l'élargissement du champ de recherches philosophiques en y ajoutant l'analyse sémantique, à savoir l'analyse des relations entre les expressions du langage et les objets auxquels elles se réfèrent. Il a créé une théorie de «modèles sémantiques» qui systématise les problèmes de la sémantique. Dans sa remarquable étude «La notion de la vérité dans les langages des sciences déductives» (1933) Tarski prouve que la question de la définition de la vérité n'appartient pas à la syntaxe mais à la sémantique et qu'il est possible de formuler la notion classique de la vérité «adequatio rei et intellectus» d'une façon stricte dans des systèmes axiomatiques sans aboutir à l'antinomie. Ainsi Tarski s'est opposé ouvertement au positivisme du Cercle de Vienne: dans sa polémique avec les thèses de Carnap il a démontré qu'il y a des problèmes en philosophie qui portent non seulement sur la forme mais aussi sur le contenu des expressions. Carnap a reconnu la justesse des arguments de Tarski, ce qui a abouti à un élargissement important du champ de recherches du Cercle de Vienne, et par conséquent, a influencé le développement ultérieur de la philosophie néo-positiviste.

Tadeusz Kotarbinski (1886-1981), président de l'Académie polonaise des Sciences et de la Fédération internationale des Sociétés de philosophie, jouit d'une véritable notoriété morale et scientifique. En tant que professeur de l'Université de Varsovie (1919-1961), Kotarbinski a formé des dizaines de logiciens et de philosophes polonais; il a eu une influence prépondérante sur la manière de philosopher en Pologne. Kotarbinski est le créateur du réisme et de la praxéologie. Selon les thèses du réisme (que Kotarbinski a exposé

dans son opus magnum «Les éléments de la théorie de la connaissance, de la logique formelle et de la méthodologie des sciences») on ne peut attribuer d'existence qu'aux choses. Ce qui occupe le plus de place dans les divagations des philosophes est dépourvu d'existence: les événements, les états des choses, les propriétés des objets, les relations ne sont que des hypostases et des abstractions (la lutte n'existe pas, il existe seulement des armées qui luttent; il n'y a pas de conscience, il n'y a que des sujets conscients; il n'y a pas de justice, il n'y a que des arbitres justes, etc.). Kotarbinski était persuadé que le système conceptuel du réisme est le seul qui correspond à la réalité; la connaissance philosophique ne peut être achevée qu'à partir de ce système. Toutes les difficultés méthodologiques et les problèmes insolubles naissent du fait qu'on utilise des mots désignant la fiction qu'on prend ensuite pour la réalité. Pour éviter cette situation, le réisme propose que toute expression qui comprend les noms des propriétés, des relations, des événements, soit considérée comme une expression remplaçante et abrégée, qu'on pourrait ensuite traduire facilement en propositions ne contenant que les noms des choses. Le réisme appliqué à la théorie de la connaissance est devenu le réalisme radical: les contenus de la conscience tels que les qualités sensuelles, les couleurs, les sons, etc., sont aussi des fictions. En réalité, dit Kotarbinski, ce n'est pas à partir de la perception des couleurs, des sons, etc., que nous déduisons l'existence des choses comme le présuppose le réalisme critique; nous connaissons la chose dans l'acte même de la perception immédiate.

La conception praxéologique de Kotarbinski est bien exposée dans son livre «Traité sur le bon travail»:

c'est une théorie qui formule des principes pratiques pour l'action humaine du point de vue de son efficacité, de sa productivité et de l'économie des efforts («ergonomie»). Dans le domaine de la philosophie morale Kotarbinski a développé «l'éthique indépendante» et laïque, qui ne se soumet pas aux directives idéologiques et religieuses, mais qui contient des valeurs universelles pour toute l'humanité, parmi lesquelles «la protection des plus faibles».

Le réisme de Kotarbinski a été fortement critiqué par un autre logicien polonais, *Kazimierz Ajdukiewicz* (1820-1963), dont l'influence sur des générations de philosophes polonais est comparable à celle de Kotarbinski. Ajdukiewicz s'est assuré une place considérable dans l'histoire de la philosophie contemporaine par ses trois articles - «Le langage et la signification», «L'image du monde et le système conceptuel» et «La perspective scientifique du monde» - publiés en allemand dans la revue *Erkenntnis* (1934-35). Dans ces publications Ajdukiewicz distingue trois directives pour la vérification des phrases: axiomatique, déductive et empirique. L'ensemble des jugements du langage dépend non seulement de l'expérience mais aussi de l'appareil conceptuel du langage, qui est conventionnel et optionnel. Ajdukiewicz est un conventionnaliste radical qui va plus loin que le conventionnalisme modéré de Poincaré. Mais le conventionnalisme radical d'Ajdukiewicz n'est pas identique au relativisme dans la théorie de la connaissance. En changeant le système conceptuel, nous adressons au monde d'autres questions, ce qui fait que les réponses changent aussi: le monde lui-même ne change pas, on l'examine seulement d'une autre manière. Le relativisme ne constitue donc pas une conséquence du convention-

nalisme radical; bien qu'on utilise différents appareils conceptuels, il n'est pas possible que le jugement vrai dans un langage soit faux dans un autre.

Le conventionnalisme d'Ajdukiewicz n'est pas identique non plus au réisme et au nominalisme. La réponse à la question classique concernant l'existence des universaux dépend du langage adopté. Le langage réiste n'accepte que des noms d'un seul type; il n'y a pas de place pour les universaux. Mais, selon Ajdukiewicz, il est possible d'adopter une langue avec plusieurs types logiques, une langue, où le mot «exister» a de nombreuses significations, ce qui nous permet de parler des universaux sans tomber dans la contradiction.

Les résultats des recherches d'Ajdukiewicz sur la syntaxe et en particulier ses idées exprimées dans l'article «De la cohérence syntactique» («Die syntaktische Konnexistat», 1935) ont été appliqués, dans les années cinquante, à la traduction automatique d'une langue à l'autre.

Maria Ossowska (1895-1977), auteur remarquable en philosophie morale polonaise, est une élève de l'école Lvov-Varsovie, et une disciple de Kotarbinski. Bien que sociologue, Ossowska a fortement contribué à la philosophie morale. Conformément à l'esprit du positivisme polonais, Ossowska porte son attention sur l'analyse du langage et des jugements moraux et elle en fait une étude systématique. Mais son champ d'intérêt est beaucoup plus vaste et riche. Ossowska essaie de fonder une science de la morale qui soit non-engagée, descriptive, analytique, libre de jugements de valeur. Elle continue la tradition de Durkheim, Lévy-Bruhl, Westermarck, Schlick, en l'enrichissant d'outils logiques et méthodologiques,

et de sa faculté extraordinaire de comprendre et d'interpréter les attitudes humaines. Ainsi les oeuvres d'Ossowska constituent l'analyse de la morale et des systèmes éthiques dominants des différentes sociétés. Elle tend à dégager les sources, les structures et les fonctions de la morale. La science de la morale ne doit pas se réduire pourtant à la psychologie ou à la sociologie; elle ne doit pas non plus se limiter à la description des moeurs et des opinions ou à l'histoire des idées morales. Pour Ossowska la science de la morale doit englober *l'ensemble* des analyses qui y sont liées, comme: premièrement, l'examen du langage moral et des considérations méthodologiques sur le caractère, la spécificité et les formes de justification des normes morales (dans l'histoire de l'éthique, les analyses d'Ossowska sont parmi les meilleures); deuxièmement, la psychologie de la morale (l'examen des origines psychologiques de la morale, des différents types du comportement moral et de sa pathologie, ainsi que des motifs moraux); troisièmement, la sociologie de la morale (elle s'occupe de l'analyse sociale de la morale, de son rapport à d'autres aspects de la vie sociale, de son évolution et de son progrès).

Les recherches d'Ossowska portent sur les trois parties de la science de la morale: les problèmes de définition analytique adéquate, l'évaluation morale, l'analyse des différents concepts moraux (tels que la nature humaine, l'hédonisme, l'altruisme, l'égoïsme, la sympathie, le sens moral, la conscience morale, le remords, la norme, le motif, etc). Elle a consacré à ces trois grands domaines de la pensée morale ses trois grands travaux: «Les fondements de la science de la morale», «Les motifs moraux», «Sociologie de la morale».

Ossowska n'était pas marxiste, dans la mesure où le marxisme est une vision globale de l'homme et de la société, mais elle examine avec beaucoup d'attention la méthode marxiste appliquée aux recherches sur la société. Elle développe par exemple l'idée du pluralisme des morales dans la même société, résultant de la stratification sociale ou de la coexistence des différentes classes sociales.

À part la contribution d'Ossowska à la systématisation générale des questions morales, il faut encore signaler qu'elle est l'auteur de deux grandes monographies historiques («La morale bourgeoise» et «La morale chevaleresque») ainsi que d'une excellente analyse historique, logique et psychologique des normes morales («Les normes morale»).

Parmi les philosophes polonais importants au XXe siècle, il faut mentionner *Wladyslaw Tatarkiewicz* (1886-1981), remarquable historien de la philosophie, esthéticien et historien d'art. Tatarkiewicz a étudié à Varsovie, Zurich, Paris, Berlin, Marburg; ses recherches poursuivies dans l'esprit de la tradition du positivisme polonais se concentrent sur les questions de l'esthétique, de l'histoire de la philosophie et de l'histoire de l'art (en particulier sur l'architecture et sur la sculpture).

Dans ses nombreux travaux Tatarkiewicz examine les principaux concepts d'esthétique, tels que le beau, la forme, l'expression, la mimésis, la catharsis. De ces analyses fondées sur la connaissance profonde de l'art et de son histoire, émerge le pluralisme de Tatarkiewicz: les voies par lesquelles passent la sensibilité esthétique de l'homme et son génie artistique sont différentes, d'où résulte la nécessité d'adopter les divers méthodes et

critères d'analyse esthétique. Tatarkiewicz applique ce postulat méthodologique à ses recherches, en reportant toute évaluation des phénomènes artistiques au contexte culturel dans lequel ils sont nés, ainsi qu'à l'ensemble des circonstances dans lesquelles ils sont «consommés» et «re-crées». Tatarkiewicz est aussi l'auteur de plusieurs études en philosophie morale, travaillées d'une manière descriptive et analytique. Il faut classer parmi les plus importantes études son livre «Du bonheur» où Tatarkiewicz examine les intuitions linguistiques du bonheur et les courants éthiques qui sont fondés sur cette valeur; il y ajoute aussi une analyse considérable du bonheur considéré comme phénomène psychique.

Il faut noter en plus un travail strictement métaéthique de Tatarkiewicz, intitulé «De l'absolutisme du bien», qui constitue une analyse élaborée de quatre concepts essentiels pour la méthodologie éthique: relativisme, absolutisme, subjectivisme, objectivisme, ainsi qu'un traité de même caractère méthodologique, «De quatre types de jugements éthiques», où l'auteur divise l'ensemble des jugements moraux en jugements de valeur (concernant l'action), jugements d'équité (dans le sens de G.E. Moore), jugements de morale (concernant les intentions) et jugements de mérite (concernant l'effort moral).

La bibliographie des travaux de Tatarkiewicz contient 140 titres. À part des études purement théoriques Tatarkiewicz est l'auteur de deux oeuvres historiques monumentales: «Histoire de la philosophie» et «Histoire de l'esthétique». Ces deux oeuvres se distinguent par leur discours très clair et synthétique, et par

leur méthode, rapportant les idées présentées à l'ensemble de la science et de la culture de l'époque qui les a créées.

Roman Ingarden (1852-1971), professeur de philosophie à Lvov et à Cracovie, a été sans doute le disciple le plus remarquable du père de la phénoménologie moderne, Edmund Husserl. À l'époque où prévalaient les diverses orientations de la philosophie positiviste et néo-positiviste qui ont réduit leur champ d'intérêt à l'épistémologie et à la méthodologie des sciences, les phénoménologues essayaient de ressusciter la grande problématique ontologique traditionnelle sans perdre de vue les accomplissements du rationalisme et de l'analyse conceptuelle moderne. Ingarden s'est posé les mêmes questions que Husserl: quelle est l'essence des phénomènes qui constituent l'expérience humaine, quelle est la façon d'exister de la réalité empirique? Il a adopté aussi les mêmes directives intellectuelles que Husserl: tout d'abord le postulat d'une analyse intuitive directe de l'objet («analyse eïdétique») qui ne se réfère à aucune hypothèse philosophique. Pourtant il a obtenu des réponses tout à fait différentes. Pour Husserl, tous les objets de l'expérience humaine sont dans une certaine mesure créés par la conscience qui les perçoit et les examine; leur existence n'est donc pas autonome. Pour Ingarden, la réalité n'est pas aussi homogène que Husserl le considère; elle est composée d'objets de genres différents dont l'existence ne dépend pas toujours de la connaissance. La distinction fondamentale, c'est celle entre «les objets réels» et «les objets intentionnels»: les premiers existent d'une façon indépendante des actes de perception qui leur sont adressés et ne se déforment pas sous l'influence de ces actes. Par contre, les objets

intentionnels sont créés, ou au moins re-crés, dans des actes de connaissance et il n'existent pas à part de ces actes.

Le domaine où la diversité des statuts existentiels des objets de l'expérience est le plus visible, c'est l'art. Par conséquent, c'est ici que Ingarden a cherché des illustrations et des justifications pour ses thèses ontologiques. La majeure partie de son oeuvre est consacrée aux considérations esthétiques: «Das Literarische Kunstwerk» («L'oeuvre littéraire»), «De la connaissance de l'oeuvre littéraire», «Études esthétiques» et beaucoup d'autres études mineures. L'objet de l'expérience esthétique, selon Ingarden, est une création composée de plusieurs couches: un acte de connaissance esthétique «surajoute» graduellement des objets intentionnels à l'objet strictement réel. Par exemple, un livre peut être considéré en tant qu'objet réel (un ensemble de feuilles imprimées); c'est l'acte de lecture qui ajoute la couche de sens qui est déjà intentionnelle; plus intentionnel encore est «l'univers des objets présentés» dans le livre (il émerge grâce à une concrétisation, dans l'esprit du lecteur, des sens «schématiques» du texte qui n'étaient pas tout à fait déterminés jusqu'au moment de la lecture).

C'est après avoir élaboré à fond les problèmes de la réalité esthétique et de sa perception qu'Ingarden est retourné aux questions principale de l'ontologie. Son oeuvre monumentale, «Débat sur l'existence du monde» (1947-48), systématise d'une façon très complexe, mais très cohérente et logique, les idées d'Ingarden dans ce domaine, et notamment ses réflexions sur les diverses formes et modes d'existence. L'époque, à laquelle il vivait et écrivait ses oeuvres, n'a pas pourtant

manifesté un très grand intérêt aux problèmes ontologiques: elle était par excellence antimétaphysique. C'est pourquoi le «Débat sur l'existence du monde», considéré parfois comme «la deuxième phénoménologie» n'a pas exercé autant d'influence sur la pensée contemporaine qu'on aurait pu l'espérer d'un système philosophique aussi complet et aussi parfait. Par contre, les considérations théoriques - littéraires et esthétiques - d'Ingarden avec lesquelles il avait illustré les thèses ontologiques sont devenues fondamentales pour toute l'esthétique contemporaine. L'analyse de l'oeuvre d'art en tant que phénomène multi-couche qui se «concrétise» dans un acte de perception est adoptée aujourd'hui par presque toutes les orientations de la philosophie de l'art.

Outre l'école «Lvov-Varsovie», il faut signaler le grand impact qu'avait sur la philosophie polonaise *Florian Znaniecki* (1882-1958), professeur à l'Université de Poznan et à l'Université d'Illinois. Znaniecki a élaboré une méthodologie humaniste dans la sociologie et dans la philosophie de la culture. Il a introduit une directive du «facteur humain», qui consiste à examiner les phénomènes sociaux comme des objets potentiels ou actuels des actions humaines. D'après ce postulat un sociologue doit regarder la réalité sociale comme s'il y participait («analyse participante»).

Les idées philosophiques de Znaniecki s'opposaient - par leur «facteur humain» - à l'école dominante du positivisme. Dans «Les tâches pour la synthèse philosophique» (1927), Znaniecki présente la philosophie d'une façon pluraliste, comme un ensemble de théories conçues dans l'histoire, chacune d'elles étant une synthèse des valeurs les plus favorisées par un

philosophe. Décrire le système philosophique comme un système de valeurs, c'est respecter ses propres critères; l'importance d'un système philosophique, c'est son importance dans un ensemble d'événements historiques.

Znanięcki présentait des idées originales dans son livre «Les hommes d'aujourd'hui et la civilisation de demain» (1934). Il y développait la thèse que les générations futures devraient être capables de diriger consciemment l'évolution sociale. Dans son époque, Znanięcki voyait les germes d'une nouvelle civilisation universelle qui ne sera pas cosmopolite mais naîtra d'une synthèse des éléments les plus importants des cultures nationales. La naissance de cette civilisation d'ordre supérieur dépend de la force des facteurs spirituels et de leur capacité de s'opposer à la domination des facteurs matériels. Cette civilisation universelle sera humaniste, harmonieuse (dans le sens de l'harmonie sociale) et dynamique; par ce dernier terme Znanięcki entend la mobilité sociale et culturelle ainsi que la libre circulation des informations et des idées.

Feliks Koneczny (1882-1949) était un penseur qui s'intéressait aussi à la philosophie de la civilisation. Similairement à Toynbee, Koneczny attribuait un rôle prépondérant dans l'histoire aux civilisations et non pas aux cultures nationales. Il interprétait l'histoire humaine comme la lutte entre les grandes civilisations. Dans le monde contemporain on peut en distinguer sept, dont quatre qui sont nées dans l'Antiquité (brahmane, juive, chinoise et touranienne) et trois au Moyen Âge (bizantine, latine et arabe). Pour Koneczny une civilisation est avant tout une manière de vie en commun,

son élément principal étant le système du droit et en particulier le rapport du droit privé (qui garantit la propriété et l'indépendance de l'individu) au droit public. Il donnait comme exemples: l'ordre juridique de la civilisation latine où le droit privé a atteint le plus haut degré de développement - et l'ordre juridique du système totalitaire de la civilisation touranienne où «tout appartient au souverain». Les recherches de Koneczny, synthétisées dans son ouvrage principal «De la multitude des civilisations» (1935), démontrent la différence profonde entre la civilisation russe qui est née de la tradition touranienne et la civilisation européenne qui, à cause de sa provenance latine, a élaboré des normes très élevées dans son histoire.

Le courant dominant de la philosophie polonaise après la Deuxième Guerre mondiale est le marxisme. Étant une doctrine qui constitue en même temps une justification intellectuelle du système social existant, la philosophie marxiste reste toujours le centre d'intérêt des milieux universitaires en Pologne. Un grand nombre des productions avec cette orientation philosophique est schématique et sans grand intérêt, résultat d'une situation particulière du marxisme comme idéologie obligatoire. Il faut quand même mentionner quelques personnalités jouant un rôle remarquable dans les discussions mondiales sur le marxisme (Schaff, Kolakowski, Nowak), peut-être grâce à la contribution de l'excellente tradition de la philosophie analytique polonaise à la philosophie marxiste.

Adam Schaff (né en 1913, études à Lvov, Paris, Moscou) était une autorité officielle de la philosophie marxiste jusqu'à l'année 1968; dans une certaine mesure

il était responsable de toute la philosophie polonaise après la Deuxième Guerre mondiale. Ses idées, toujours développées dans la perspective marxiste, se concentraient sur l'anthropologie, la logique, la philosophie du langage et sur l'épistémologie. Schaff est l'auteur de plusieurs ouvrages dont six méritent une attention particulière: «Les questions de la théorie de la vérité dans le marxisme», «Le marxisme et l'existentialisme», «Dialectique marxiste et le principe de contradiction», «L'introduction à la sémantique», «La connaissance et le langage», «Le marxisme et l'individu». La présence des idées de Schaff dans le marxisme polonais après la guerre se manifeste de deux façons: premièrement, il a introduit une vaste problématique anthropologique dans le marxisme de l'époque post-stalinienne (A. Schaff partage ici son mérite avec L. Kolakowski et M. Fritzland); deuxièmement, il a intégré la sémantique aux idées marxistes, ce qui était le résultat de ses études sous la direction des philosophes analytiques polonais.

Schaff développe l'anthropologie marxiste dans sa réponse au texte de Sartre «Marxisme et Existentialisme» (dont les idées se trouveront ensuite dans «La Critique de la Raison dialectique») où ce dernier propose d'incorporer l'anthropologie existentialiste au marxisme. Schaff refuse cette proposition philosophique, étant persuadé que l'indéterminisme existentialiste est incompatible avec la conception marxiste de l'individu humain considéré comme le résultat des relations sociales. Cependant, selon Schaff, la juste réponse aux questions existentielles est fournie par l'humanisme socialiste qui lie l'éthique de la lutte prolétarienne au principe existentialiste d'autonomie morale individuelle.

Les ouvrages de Schaff sur la sémantique sont: «L'introduction à la sémantique» et «Le langage et la connaissance». Dans ces travaux, il analyse le principe de la relativité linguistique de B.L. Whorf, selon lequel le milieu linguistique impose les moyens d'interprétation des phénomènes observés, par conséquent rend impossible la description objective du monde; en même temps il essaie de formuler la théorie matérialiste du langage et du processus de connaissance, pour qu'elle puisse compléter les lacunes du marxisme dans ce domaine.

En 1965 paraît «Le marxisme et l'individu», qui fait beaucoup de bruit dans les milieux universitaires. Ce livre, consacré à l'humanisme marxiste, soutient la thèse que le phénomène d'aliénation ne disparaît pas avec l'abolition du système capitaliste des rapports sociaux; l'aliénation existe toujours dans le système socialiste. Les idées du «Marxisme et l'individu», condamnées par l'orthodoxie marxiste obligatoire, ont fait que le rôle d'A. Schaff comme idéologue officiel était terminé.

Leszek Kolakowski (né en 1927) est un esprit exceptionnel dans la pensée polonaise d'après-guerre et une des figures les plus intéressantes dans la philosophie mondiale contemporaine. Il a été formé par la philosophie polonaise analytique (disciple de Kotarbinski; sa thèse porte sur la méthodologie des sciences) mais ses idées mûrissaient dans l'atmosphère du marxisme. Ces deux influences, ainsi que le talent de Kolakowski comme historien de la philosophie et comme écrivain, ont donné un résultat remarquable. Le champ d'intérêt de Kolakowski est très large: la philosophie scholastique du Moyen Âge, la pensée de Spinoza, la

philosophie de la Contre-Réforme, le marxisme, l'histoire du positivisme. Il y ajoute des idées personnelles sur l'épistémologie, l'éthique, la politique. Kolakowski est un excellent philosophe qui présente clairement le sens et l'esprit de l'oeuvre et de la pensée étudiée; son langage est très précis. Ses travaux les plus importants sont: le grand volume sur Spinoza, «L'individu et l'infini», «Chrétiens sans Église» (une vaste analyse du christianisme du XVIIe siècle), «La philosophie positiviste» (histoire critique du positivisme), «Les courants principaux du marxisme» (une oeuvre en 3 volumes consacrée à l'histoire détaillée du marxisme) et quelques recueils d'articles, dont les plus importants sont: «Culture et Fétiches» (deux essais méritent une attention particulière: «Éthique sans code» où K. expose son éthique humaniste et «Cogito et la notion de la vérité chez Marx»), «Marxism and Beyond», «Esprit révolutionnaire» (avec «Marxisme: utopie et anti-utopie»). Les influences auxquelles Kolakowski a été soumis,

Les influences auxquelles Kolakowski a été soumis, en particulier ses rapports au marxisme, se reflètent sur ses idées philosophiques personnelles, bien qu'il soit difficile d'appeler Kolakowski un marxiste. On peut dire que ses convictions sont profondément humanistes; «Éthique sans code» constitue une énergique défense des droits de l'homme, mais aussi une défense de l'autonomie humaine devant la menace des absolus moraux, religieux et idéologiques. Les idées éthiques de Kolakowski, proches du marxisme, résultent de sa vision de l'homme et de la connaissance. On pourrait dire que, pour lui, «l'homme est la mesure de toutes choses». Cette idée athée exprime, dans le cas de Kolakowski, quelque chose de presque sacré. Bien

que l'humanité soit le produit de la nature et des conditions historiques, elle dépasse constamment la nature et l'histoire, en leur attribuant ses propres sens moraux et épistémologiques. De la théorie expressive de la personne et de la praxis humaine de Kolakowski, qui ressemble à la théorie marxiste, résulte une épistémologie anthropocentrique. La connaissance n'est jamais absolue (car l'être n'est jamais absolu mais toujours «pour-nous») mais humaine, conditionnée par sa genèse, son histoire, son utilité pour l'homme. Toute évaluation est une évaluation «historiquement emprisonnée». Les vecteurs de la vérité sont l'histoire humaine, la praxis et la raison: les produits de la raison sont mortels. Aussi dans ce domaine Kolakowski oppose l'individu autonome et créateur à toute forme d'absolutisme et de terreur épistémologique. C'est la thèse de son livre «La philosophie positiviste» dont le titre anglais: «Alienation of Reason» traduit bien l'essentiel: la raison positiviste, amenée à ses limites, s'aliène du processus de la compréhension authentique et s'arrête sur les schémas d'interprétation qui souvent se transforment en idéologie. Enfin, il faut signaler que Kolakowski est l'auteur de la meilleure histoire de la pensée marxiste jamais écrite («Les courants principaux du marxisme»). C'est une autobiographie monumentale dans laquelle le marxisme apparaît conscient de sa grandeur prophétique et de sa décadence intellectuelle. L'auteur, qui réside en Occident depuis 13 ans comme professeur des meilleures universités du monde, a vécu une expérience historique et intellectuelle du marxisme; ses analyses de ce courant sont d'une vérité dramatique.

Des philosophes mentionnés ci-dessus, qui ont créé la philosophie polonaise du XXe siècle, seuls Schaff,

Tarski et Kolakowski sont vivants (les deux derniers vivent depuis longtemps en Occident, Kolakowski, depuis 1969, Tarski, depuis la Deuxième Guerre mondiale). En Occident réside aussi *Bronislaw Baczko*, professeur de philosophie à l'Université de Varsovie jusqu'en 1968, bon historien de la philosophie, qui appliquait à ses recherches la méthode marxiste. Il est l'auteur d'une des meilleures monographies sur Jean-Jacques Rousseau («Jean-Jacques Rousseau: solitude et communauté»). Depuis quelques années B. Baczko dirige l'Institut Jean-Jacques Rousseau à Genève.

Il faut aussi noter quelques figures actives dans la vie académique présente en Pologne. Ce sont: Leszek Nowak, auteur d'une étude méthodologique intéressante qui reconstruit la théorie marxiste des valeurs («Les fondements de la méthodologie marxiste des sciences»), Marek Fritzhand, auteur de quelques bonnes analyses de l'éthique marxiste, et Stefan Zolkiewski, l'esthéticien de type structuraliste. Les bonnes traditions de la logique polonaise sont toujours soutenues par des philosophes tels que J. Pelc, K. Szaniawski, R. Suszko (mort récemment), A. Grzegorzczuk, J. Steinbazg - Kotarbinska.

Enfin il ne faut pas oublier la grande place qu'occupe dans la philosophie polonaise contemporaine la pensée catholique. Les recherches néothomistes de S. Swiezawski sont très appréciées dans le monde, ainsi que les études de A.M. Krapiec (recteur de l'Université catholique à Lublin, disciple de Heidegger), celles de K. Wojtyla (pape Jean-Paul II) et la philosophie morale de J. Tischner. Mais l'horizon spécifique de cette philosophie, qui se distingue des recherches analytiques

d'entre les deux guerres, d'une part, et des discussions marxistes dominantes après la Deuxième Guerre mondiale, d'autre part, fait que la pensée catholique polonaise doit être présentée dans une étude différente.